Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 14 (1878)

Heft: 11

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

LAUSANNE 1er JUIN 1878

XIVe Année. N° 11.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — Rousseau pédagogue, à propos du Centenaire de cet écrivain de premier ordre. — Hans Waldmann et Thémistocle. — Correspondances. — Partie pratique. — Bulletin pédagogique. — Nominations. — Avis. — Errata.

Rousseau Pédagogue, à propos du Centenaire de cet écrivain de premier ordre.

L'un des hommes qui ont le plus et le mieux étudié l'action de Rousseau sur le mouvement littéraire et intellectuel de son siècle et du nôtre, M. le professeur Joseph Hornung, de Genève, a dit dans sa lumineuse et profonde étude sur la *Littérature de la Suisse romande*.

« Rousseau a été au XVIIIe siècle ce que Calvin a été au XVIe. » Cela veut dire que dans la pensée de M. Hornung, Rousseau a eu au XVIIIe siècle l'influence que Calvin a exercée au XVIe siècle; car il ne pourrait être question d'une analogie réelle dans l'action exercée par ces deux hommes célèbres dont l'un, le réformateur, se mouvait dans un cercle purement religieux, théologique et biblique, pendant que le philosophe de Ge-

nève a rayonné dans tous les sens et a embrassé tous les horizons de la pensée humaine.

On connaît les erreurs de Rousseau comme penseur. Ces erreurs, communes à la plupart des écrivains de son époque, pourraient presque se résumer en ces deux points, qu'ils ont sacrifié l'histoire à leurs abstractions, à leur idéal, et que cet idéal s'était formé sur une idée fausse de la liberté romaine et grecque dont ils n'avaient saisi que les grandeurs, en faisant abstraction de l'esclavage et en se félicitant de ce qu'ils auraient dû abhorrer, de l'immolation de la liberté individuelle, des droits de l'homme à la Cité et à l'Etat. La prédilection de Rousseau pour l'état de nature, pour la vie sauvage, était une autre aberration de ce grand esprit.

En pédagogie, où Rousseau a exercé une influence presque aussi grande qu'en politique, la raison de l'homme et la bonté de l'homme se trouvèrent idéalisées à l'excès par son roman éducatif d'*Emile*. Rousseau a donné naissance à cet optimisme fallacieux et sentimental qui a rendu les générations actuelles aussi tendres pour les délits et les crimes que les générations anciennes étaient raffinées dans leurs cruautés contre les transgresseurs des lois divines et humaines. Mais les erreurs de Rousseau en éducation, signalées déjà de son temps par plusieurs écrivains, le savant cardinal savoyard du Gerdil, entr'autres, dans l'ouvrage intitulé : *Anti-Emile,* pas plus que ses sophismes et ses paradoxes en matière sociale, ne sauraient et ne doivent faire oublier les services immenses qu'il a rendus à l'humanité et même à l'idée religieuse, par son spiritualisme, l'élévation de certaines vues et la haute poésie qui colore certaines pages de ses écrits. Oui, en dépit de ses sophismes, on doit à Rousseau le perfectionnement de l'éducation publique et de l'éducation populaire surtout, dont il a été, par son *Emile*, le plus grand *promoteur* dans les temps modernes. De là le beau, le glorieux nom d'*Evangile naturel de l'humanité* (Naturevangelium der Menschheit) que Gœthe a donné à son livre.

Quand nous appelons Rousseau le plus grand *promoteur de l'éducation moderne*, qu'on ne se méprenne pas sur le sens véritable de cette expression. Qui dit promoteur ne dit pas fondateur. Le dernier nom ne saurait convenir à Rousseau qui n'a été que le *semeur* des idées que les pédagogues proprement dits et que Pestalozzi surtout, devaient faire éclore, fructifier et mettre en œuvre.

Rousseau a été le théoricien, Pestalozzi l'homme d'action. Par quoi cependant il ne faudrait pas croire qu'il n'y avait en Pestalozzi qu'un simple exécutant, un disciple agissant de l'auteur d'*E-*

mile. Pestalozzi, lui aussi, était un homme de génie et un créateur dans son genre. Les principes pestalozziens ont eu, il est vrai, leur source et leur racine dans Rousseau. Mais l'épanouissement de ces principes et leurs beaux fruits pour l'humanité sont bien à lui, le pédagogue zuricois.

Deux fois, grâce à Rousseau et à Pestalozzi, trois fois même, si l'on tient compte de l'action du père Girard en Italie et ailleurs, la Suisse a eu la gloire d'appeler l'attention et les sympathies du monde civilisé sur la grande œuvre de l'éducation humaine. Mais c'est à Rousseau qu'il faut toujours en revenir comme ayant été l'initiateur de l'évolution pédagogique. Des principes du philosophe de Genève, un grand nombre sans doute n'étaient pas nouveaux; Rousseau les avait empruntés à Platon, à Descartes, à Montaigne, à Rabelais et à d'autres écrivains plus ou moins connus de l'antiquité et des siècles antérieurs au sien.

Mais ainsi que l'a remarqué l'un des critiques littéraires les plus autorisés de ce siècle, M. Villemain, de l'Académie française, c'est dans l'*Emile* que Rousseau a versé le plus d'idées neuves, et quand il n'est pas neuf et qu'il emprunte les idées des autres, c'est en les ornant du coloris et de la magie de son style. « Avait-» on jamais jusque là, s'écrie M. Villemain, porté jusque là l'inté-» rêt et le charme sur les soins dus à la jeunesse et à l'enfance? »

Même admiration de l'*Emile* chez l'un des premiers historiens de France, Henri Martin, qui y trouve l'étude la plus profonde qui ait été faite de la nature humaine dans notre langue et peut-être, ajoute-t-il, dans aucune langue moderne. Lamartine, que l'on n'accusera pas d'un enthousiasme excessif pour Rousseau, dit que son style n'est nulle part aussi beau que dans l'*Emile*.

Dans un article qui paraîtra plus tard, nous examinerons les principes de Rousseau à la triple lumière de la raison, de la nature et de l'expérience qui lui ont servi, à lui aussi, de flambeaux, mais sans l'empêcher de s'égarer, emporté qu'il était par son imagination ardente et un esprit de système dont on a dit avec raison qu'il gâtait les meilleures choses.

A. Daguet.

Hans Waldmann et Thémistocle.

Génie politique et militaire, ambition, amour du luxe, esprit de domination, don de la popularité, vénalité, patriotisme, tels sont les lumières et les ombres de la figure de Hans Waldmann; génie pratique, souple, rusé, hardi, plein de ressources, peu scrupuleux sur les moyens, pourvu qu'il arrive à son but, em-

ployant même la corruption lorsqu'il fallait réussir[1], et comme le disent Hérodote et Plutarque, n'ayant pas eu toujours les mains pures, tel est Thémistocle.

Au temps de Waldmann, Zurich était le plus important des Etats de la Confédération suisse, tout comme Athènes était la ville la plus influente de la Grèce au temps de Thémistocle.

Athènes devait cette influence en grande partie à Thémistocle; Zurich était redevable de cette position élevée presque exclusivement à Waldmann. M. Daguet, dans son excellente histoire, dit que Waldmann est la plus grande figure de l'histoire suisse au XVe siècle. Nous dirons aussi de Thémistocle : c'est la plus grande figure de l'histoire grecque au temps des guerres médiques. L'un et l'autre sont de naissance obscure. Waldmann est le fils d'un simple agriculteur du canton de Zoug. Thémistocle, qui a pourtant sur Waldmann l'avantage d'avoir un père riche, est né d'une femme étrangère à la Grèce, circonstance qui blessait les préjugés nationaux des Athéniens.

Tous deux possèdent de grands talents et le don de l'éloquence; ils arrivent également à la popularité par leurs grands succès militaires, Waldmann par ses commandements à Morat et à Nancy, Thémistocle en triomphant à Salamine. Pour arriver à la puissance suprême, Thémistocle trompe le peuple athénien et le décide à frapper d'ostracisme Aristide, son rival; Waldmann, pour commander en maître à Zurich, doit renverser le bourgmestre Henri Gœldli, le chef de la puissante famille de ce nom, et prendre sa place. L'un et l'autre deviennent comme rois, mais d'une royauté toute populaire.

Ici le peuple athénien se montre supérieur au peuple zuricois, car tandis que Waldmann devient maître absolu, Thémistocle est obligé de compter avec cette turbulente démocratie d'Athènes, qui avait vaincu les Perses sur terre et sur mer, et avec cette puissante aristocratie, entre les mains de laquelle le pouvoir s'était concentré jusqu'alors. En effet, ni les uns ni les autres n'étaient disposés à lui abandonner le gouvernement de l'Etat d'une manière exclusive. Alors Thémistocle doit employer la ruse et l'adresse pour arriver à ses fins, excellente école pour le futur démagogue athénien, tandis que le tout puissant bourgmestre va, par abus de pouvoir, se laisser entraîner à prendre des mesures qui le ruineront aux yeux du peuple de la ville et des campagnes de Zurich.

Waldmann recevait des pensions annuelles des puissances voisines, de l'Autriche, de la France, de Milan. Thémistocle à

[1] Duruy.

son tour reçut à plusieurs reprises de l'argent des Eubéens avant le combat d'Artémisium, pour qu'il laissât la flotte athénienne dans leurs parages, mesure qui aurait pu devenir funeste à la Grèce. Il reçut aussi certaines sommes de différentes îles qui craignaient d'être assiégées par la flotte d'Athènes, comme l'avait été Andros. L'histoire ne nous présente pas d'exemple d'hommes politiques sachant concilier au même degré la vénalité et le patriotisme.

Mais leur patriotisme, précisément parce qu'il n'est pas affranchi de l'intérêt personnel et de l'injustice, ne peut être celui d'un Aristide, d'un Winkelried ou d'un Wengi. Ce qu'ils ont fait pour leur patrie ne fut point éphémère. La suprématie de Zurich et celle d'Athènes, qu'ils ont créées, ou qu'ils ont au moins puissamment contribué à fonder, l'un en Grèce et l'autre en Suisse, furent solides et durables. Zurich, en particulier, conserva longtemps cette position de *Vorort,* et aujourd'hui encore, où cette dernière dénomination est surannée, puisque tous les cantons sont égaux devant la constitution, l'on ne peut se dissimuler que Zurich, *la cité bien-aimée de Waldmann*, a gardé la prééminence que lui a donnée son grand homme d'état, et prend l'initiative dans toutes les questions qui se rapportent à l'activité humaine. Zurich est actuellement pour la Suisse vis-à-vis de l'Allemagne ce que Genève est vis-à-vis de la France, une sentinelle avancée. Athènes l'était pour la Grèce en face de la Perse et des autres peuples de l'Orient.

Doués l'un et l'autre de vues politiques très élevées, Waldmann et Thémistocle sont en même temps des chefs militaires consommés. Waldmann personnifie la Confédération suisse de la fin du XVe siècle, comme Thémistocle incarne le génie et les qualités brillantes de la race helléniqne à la fin des guerres d'indépendance.

Ici cessent les traits de ressemblance, les grands traits au moins que nous avons essayé de tracer. Mais la comparaison que l'on peut faire de ces deux carrières politiques et militaires n'en demeure pas moins fort intéressante jusqu'à la fin. Si l'on se donnait pour tâche de la pousser plus loin, l'on verrait que, à part les circonstances de temps et de lieux, dont il faut bien tenir compte, les hommes du XVe siècle de notre ère ressemblent beaucoup à ceux du Ve avant Jésus-Christ; que les moyens de réussir en politique étaient à fort peu de chose près identiques dans l'antiquité, au XVe siècle et aujourd'hui.

Pendant longtemps l'histoire chez les modernes s'est accoutumée à voir dans les anciens des hommes pour ainsi dire d'une autre nature que la nôtre; aujourd'hui l'on réagit contre cette

tendance et avec raison; il est à craindre même que cette réaction ne nous entraîne peut-être un peu loin, et qu'on n'apprécie d'une manière trop exclusive l'histoire ancienne avec nos vues modernes.

Pour en revenir à notre parallèle entre le zuricois Waldmann et l'Athénien Thémistocle, je dirai que celui-ci me paraît être un plus grand caractère que celui-là. D'abord on n'a rien à reprocher à Thémistocle qui ressemble à la vengeance du bourgmestre envers le chef lucernois Frischanz Theilig, pas même l'exil du juste Aristide. Thémistocle me semble aussi avoir des vues plus grandes. Seul parmi ses concitoyens, il comprit que les Grecs ne trouveraient leur salut, dans les guerres médiques, que dans leur marine, et qu'Athènes en particulier n'aurait de supériorité sur les autres états de la ligue qu'autant qu'elle posséderait l'empire de la mer.

Le grand citoyen d'Athènes se montra également supérieur au grand bourgmestre de Zurich par la souplesse et le tact de son esprit. Que d'habileté quand il s'agit pour lui de faire triompher ses vues au sein des conseils des généraux grecs ! Waldmann, lui, comme nous l'avons déjà dit, commande en souverain à Zurich; peu ou pas d'occasion pour le bourgmestre d'exercer son esprit dans l'art de ménager les diverses opinions, les diverses vues, sans pour cela renoncer à faire triompher ses plans.

Toute cette habileté n'empêchait pas Thémistocle de faire entendre parfois un langage énergique, témoin celui qu'il tint aux chefs grecs assemblés avant la bataille de Salamine, celui aussi par lequel il annonça au Spartiates le relèvement des murailles d'Athènes.

Une circonstance dans laquelle on ne saurait trop admirer le vainqueur de Salamine, est celle où chacun des généraux grecs revenant de la poursuite de Xerxès vers l'Hellespont, se décerne à soi-même le premier prix de la valeur, en décernant le second à Thémistocle. Que fit alors cet homme célèbre ? Passa-t-il aux ennemis comme le fit bien des siècles après le connétable de Bourbon ? Non, il n'en continue pas moins à servir sa patrie. Il est vrai que Sparte, la rivale d'Athènes, dans son admiration pour le vainqueur de Salamine, lui tressa une couronne d'olivier, et lui offrit le plus beau char qui se trouvât dans Lacédémone avec 300 jeunes gens des meilleures familles pour lui servir d'escorte jusqu'à la frontière.

On admire encore Thémistocle quand, pour relever les murs de sa ville natale, il arrache à ses concitoyens un décret patriotique, par lequel il était éfendu à tout Athénien de relever sa maison détruite par l'invasion, avant l'achèvement des fortifica-

tions. Thémistocle fut encore le créateur du Pirée dont l'établissement devait avoir des conséquences immenses pour l'Attique.

Mais il fut en exemple pernicieux à la Grèce par sa vénalité. Un des premiers, il se laissa acheter par l'étranger.

Waldmann donna aussi aux zuricois le triste spectacle d'un magistrat républicain pensionné par l'étranger et désordonné dans ses mœurs. La ville de Zurich ne l'imita que trop. Plus heureuse cependant — et la Suisse avec elle — que Sparte et Athènes, elle allait, il est vrai, se régénérer à la prédication du noble Zwingli, tandis que la Grèce, empoisonnée par l'or du grand roi, marcha rapidement à sa ruine.

Pour terminer cette étude fort incomplète sur le grand citoyen d'Athènes et l'illustre bourgmestre de Zurich, nous nous poserons la question suivante, qui résume et complète le tableau que nous n'avons fait qu'esquisser : *Thémistocle et Waldman sont-ils dignes de figurer au nombre des citoyens qui ont rendu le plus de services à leur patrie; en d'autres termes, sont-ils dignes d'être admis au Panthéon national?*

Nous n'hésitons pas à répondre à cette question d'une manière affirmative, aussi bien pour notre ancêtre Waldmann que pour cette belle et grande figure de l'antiquité qu'on appelle Thémistocle. L'un et l'autre ont été enflammés d'un sincère amour pour la patrie; ils ne l'ont jamais trahie ni dans leurs actes ni dans leurs paroles; ils ont voulu la rendre plus grande, plus forte, plus prospère et plus respectée au dehors; leurs talents, leur autorité, leur éloquence, leur génie politique et militaire, ils les ont mis au service de la patrie. Pour elles, ils ont exposé leur vie dans les champs de bataille, consacré leurs forces dans l'administration, à la tribune et dans les conseils. Et si de grandes fautes ont terni l'éclat de leurs grands caractères, ils les ont expiées, l'un sur l'échafaud ignominieux, l'autre dans un long exil et une mort loin de la patrie, au service de laquelle il s'était consacré. *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.*

E. Lugrin.

CORRESPONDANCES

Lettre des instituteurs genevois à leurs collègues du Tessin.

La société pédagogique genevoise a adressé les lignes suivantes aux instituteurs tessinois :

Genève, le 12 avril 1878.

Dans son assemblée générale du 20 mars dernier, la société pédago-

gique genevoise a décidé, à l'unanimité, d'exprimer par l'intermédiaire de l'*Educatore*, à nos collègues du canton du Tessin, ses sentiments de condoléance au sujet des mesures administratives qui ont réduit leur traitement à un chiffre dérisoire.

Leur douloureuse impression est néanmoins allégée par l'espoir que cette décision ne sera que temporaire, grâce aux mesures énergiques qui découleront nécessairement de l'art. 27 de la Constitution fédérale.

Les instituteurs genevois estiment qu'on ne saurait frapper ainsi les éducateurs de l'enfance, sans porter la plus grave atteinte à l'instruction publique.

A travers nos Alpes, ils tendent une main fraternelle à leurs collègues du Tessin, s'unissant de cœur, dans cette pénible circonstance, à tous les véritables amis de l'éducation populaire dans notre chère patrie.

Au nom de la Société pédagogique,
Le président, Hermann KRAUSS.

Avenches, 10 janvier 1878.

Certains théoriciens prétendent que le seul moyen de discipline que doivent employer les parents et les instituteurs à l'égard de l'enfance, c'est la douceur, la persuasion, le regard; que la contrainte doit être absolument bannie. Bien des personnes suivent ce système, qu'obtiennent-elles en général? Des enfants rebelles, qui les méprisent et les abreuvent de chagrins. Plus d'un des théoriciens ci-dessus, quand il est en face d'enfants indociles, oublie sa théorie et se montre des plus généreux dans la distribution des châtiments dont il reconnaît ainsi l'efficacité dans la pratique.

On a prétendu que la sévérité gâtait les caractères. L'expérience démontre que les caractères les plus fermes, les plus solides sont ceux des hommes dont l'enfance s'est passée sous une discipline tour à tour indulgente et sévère, tandis qu'on ne voit parvenir à rien les hommes dont l'enfance s'est écoulée sur un lit de roses préparé par la faiblesse des parents auxquels ils font passer leur vieillesse sur un lit d'épines.

PARTIE PRATIQUE

DICTÉE.

Le voyant[1] *des forêts.*

J'ai connu, dit un écrivain anglais, dans une des plus jolies pièces de vers que sa lyre lui ait inspirées, un voyant des forêts, un ménestrel[2] des secrets de la nature, un devin des effluves[3] printanières, un sage prophète des bourgeons et des gelées, un véridique amant de la nature en un mot, qui savait par cœur les joies ineffables, les vraies délices que donnent les vallées des montagnes, quelque sauvages même qu'elles puissent être.

Il semblait que la nature n'eût pu faire naître une plante dans aucun lieu secret, rampant dans la fondrière éboulée, grimpant sur la croupe neigeuse, sur le gazon qui ombrage le ruisseau, par-dessus[4] les cailloux du ravin, entre les rochers, parmi les champs humides connus du renard et de l'oiseau seuls, sans qu'il arrivât aux heures mêmes où elle entr'ouvrait son sein virginal.

C'était comme si un rayon de soleil lui eût montré cette place, et lui eût raconté la généalogie tout entière de la plante. On eût[5] dit que les zéphyrs[6] caressants l'avaient apporté[7] là, que les oiseaux l'avaient enseigné[7] et qu'il[7] connaissait[7] par une sorte d'intuition secrète où, dans les champs, croissait le plus rare orchis comme la plus belle anémone.

Il y a dans les campagnes bien des choses que les regards du vulgaire, tout perçant, tout investigateurs soient-ils, ne découvrent jamais. Ses[8] aspects les plus multiples, la nature les avait dévoilés pour plaire à ce sage promeneur et pour l'attirer à elle ; il voyait la perdrix faire tapage dans les broussailles des hautes futaies, et le lièvre craintif s'abreuver de la rosée du thym et du serpolet ; il écoutait l'hymne matinal[9] de la bécasse, il decouvrait les brunes couvées de la grive et les sauvages éperviers que l'on eût vus s'enfuir dans toute autre circonstance, s'approchaient de lui et semblaient prendre plaisir à le suivre dans les péripéties de ses courses sous la ramée et dans le lit des torrents. Ce que les autres hommes n'entrevoient[10] qu'à demi[11] et à distance, ce qu'ils épient dans l'obscurité du taillis, se dévoilait devant le philosophe et semblaient venir à lui à son commandement.

La dictée qu'on vient de lire a été donnée aux examens d'état de ce printemps, à Neuchâtel. Elle est généralement plus facile que quelques-unes des précédentes, celle de l'automne dernier, entr'autres, et, surtout, beaucoup moins longue, ce qui était unanimement demandé. Nous estimons toutefois qu'il y a là suffisamment de difficultés pour juger des connaissances orthographiques des aspirants. Etant donnée l'échelle admise à Neuchâtel pour les points, savoir : 0-1 faute, 10 points ; 2-3, 9 ; 4-5, 8 ; 6-7, 7 ; 8-9, 6 ; 10-11, 5 ; 12-13, 4 ; 14-15, 3 ; 16-17, 2 ; 18-19, 1, et 20 — x,0, le résultat a été le suivant : 3 aspirants et 15 aspirantes ont obtenu la note supérieure, soit 10 points ; 6 aspirants et 11 aspirantes ont eu 9 ; 8 ont obtenu 8 ; 5, 7 et 6 la note 6. Il n'y a que trois aspirants qui n'aient pu s'élever à ce dernier point, et pour lesquels l'orthographe eût pu être un obstacle à l'obtention du 1er degré, si tant est, toutefois, qu'il eussent le nombre de points voulu.

Voici maintenant quelques remarques particulières.

[1] Le mot *voyant* est pris ici dans le sens de prophète, comme on le rencontre dans les Ecritures.

[2]. Au sens propre, nom de ces anciens musiciens qui allaient chanter des vers de châteaux en châteaux.

[5]. Le mot *effluves* est du genre masculin ; c'est par erreur qu'il a été dicté au féminin *(effluves printanières)*. Littré condamne absolument ce genre, mais Larousse dit, dans son *Grand Dictionnaire*, que la terminaison de ce mot a induit en erreur sur son genre, et qu'on le *rencontre fréquemment employé au féminin.*

[4]. Presque tous les candidats ont fait une faute à cette expression, soit en l'écrivant en un seul mot soit en omettant le trait d'union.

[5]. Si les imparfaits du subjonctif qui se trouvent dans cette dictée ont été écrits correctement par plusieurs aspirantes, le plus grand nombre des candidats s'y sont laissé prendre. Ils ne paraissent pourtant pas difficiles.

[6]. Ne pas confondre *zéphyr* avec *Zéphire*. On trouve ces deux mots dans les exemples suivants : « Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? » (LAFONTAINE. *Les deux pigeons*). « Assis au rivage des mers, quand je sens l'amoureux Zéphire. » (LÉONARD. *Les plaisirs du rivage.*) Ces deux morceaux se trouvent dans la *Chrestomathie*.

[7]. Plusieurs candidats n'ayant pas compris la phrase ont écrit ainsi les quatre mots suivants : *apportée*, *enseignée ; qu'ils connaissaient*. On n'a pas marqué la faute, mais n'a-t-on pas été un peu trop indulgent ? Y a-t-il réellement équivoque ?

[8]. L'inversion étant ici un peu forcée, on n'a pas envisagé comme une faute l'emploi du pronom démonstratif *ces* au lieu du possessif *ses*.

[9]. Ensuite d'une réminiscence plus patriotique que grammaticale un ou deux candidats ont écrit *national* au lieu de matinal. On a pardonné en faveur de la bonne intention.

[10] Pas d'*y* mais un *i*. Il n'y a que les verbes en *ayer* qui prennent indifféremment un *i* ou un *y* (je paie ou je paye.) On écrit toutefois : Ce jeune homme *grasseye*.

[11]. L'expression adverbiale *à demi* ne prend pas de trait d'union.

A. BIOLLEY.

VOCABULAIRE

Rectification. — L'article intéressant d'un de nos collaborateurs, M. Colomb, sur l'origine de l'expression par trop triviale qui désigne le fruit de l'églantier, nous a suggéré l'idée de redresser l'abus général qu'on fait en employant le gallicisme : « Parler français comme une VACHE espagnole. »

Pas n'est besoin de rappeler que dans l'antique Ibérie, comme partout ailleurs, jamais individu de la race bovine ne fut gratifié du don de la parole. A notre connaissance, il n'y eut, parmi les quadrupèdes, que l'ânesse du faux prophète Balaam qui fut miraculeusement douée de cet avantage. — Cependant l'illustre Leibnitz atteste avoir entendu un chien, qui demandait distinctement du *café*.

Quoique il en soit, il faut dire : « Parler français comme un BASQUE espagnol. » — On sait que les Basques, peuple de la famille ibérienne, habitent en France et en Espagne une partie des Basses-Pyrénées et de la Biscaye : ils parlent une langue particulière dont on ne connaît pas bien l'origine, mais qui paraît être celle des anciens Cantabres. Leur langage primitif fait qu'ils écorchent furieusement le français ; de là le mot propre qui, par corruption, ne dit absolument rien. G. V.

COMPOSITION.

Nous voyons avec plaisir que la partie pratique du journal intéresse

de plus en plus les instituteurs ; à cet égard, voici ce que nous recevons de Genève.

Monsieur le rédacteur,

Il y a quelques semaines, l'*Educateur* s'est plaint avec raison de ce que les commissions d'inspection et même les instituteurs ne savent pas toujours donner aux élèves qui subissent des examens, des sujets de composition convenables.

Il importe beaucoup (et c'est sur ce point que je désire attirer l'attention des personnes chargées d'enseigner) que le choix du sujet porte sur des choses avec lesquelles l'enfant puisse se familiariser tout d'abord et qui soient bien à la portée de son intelligence. Il faut donc, comme vous dites, Monsieur, donner à l'élève des sujets concrets ; descriptions de lieux, d'édifices, par exemple, ou lui faire écrire la relation d'épisodes, d'événements auxquels il s'est trouvé mêlé.

Les descriptions sont d'excellents exercices, car elles habituent peu à peu l'élève à grouper ses idées et à leur donner de l'enchaînement ; elles développent en outre considérablement l'esprit de recherche et d'observation ; l'instituteur qui veut enseigner convenablement l'art de la composition doit par conséquent faire en sorte que l'esprit du sujet de la composition choisi par lui, soit en parfaite harmonie avec la nature et les besoins de l'enfant, car il n'est pas besoin de beaucoup d'expérience sur cette matière pour se convaincre que celui-ci fera avec beaucoup plus d'entrain et de facilité la relation des choses qui l'ont vivement impressionné ou qui ont excité son étonnement et son admiration.

Permettez-moi, monsieur le rédacteur, en terminant, de vous donner le sujet d'une composition qui a été l'objet d'un concours de français dans les écoles de Genève et dont voici le titre :

« Quel métier préférez-vous et donnez les raisons de cette préférence. »

Certes, il serait difficile de faire un choix plus heureux et plus à la portée des élèves ; si l'on en juge par le succès qu'ont obtenu ceux auxquels cet excellent sujet a été proposé. En vous priant, M. le rédacteur, d'insérer ces lignes, dans votre prochain numéro, recevez mes respectueuses salutations. EDOUARD G.

Sujet proposé dans le n° 5 : UN JOUR DE PLUIE.

Nous avons reçu sur ce sujet, de Mlles Fanny Diény, Alice Herr, Anna Girardot et Marie Girardot, d'Héricourt (Haute-Saône), des travaux excellents. Le premier entr'autres, se fait remarquer par le choix des expressions heureuses, qui rendent le récit naturel. Si ce n'étaient les répétitions des mots *aussi*, *et*, *voilà*, *prendre*, *attendre* et l'emploi d'un passé du conditionnel pour un imparfait de l'affirmatif, *[eût été* pour *était,]* ce travail serait parfait. — Alice Herr : bon travail, beaucoup de naturel. Quelques fautes de ponctuation et dans l'emploi des temps. — Anna Girardot : quelques négligences. Presque point de ponctuation, il *fallait* donc que je *fasse*, *avait envoyé* pour que *j'aille*, la consolant et l'exhortant à la patience (expression peu naturelle chez un enfant). —

Marie Girardot : répétition de *aussi*, *quelque ;* mais *elle* seraient. Cinq minutes après, on pouvait nous voir marcher, *tous deux*, dans le village et nous dirigeant du côté de la demeure de mes protégés. (Phrase trop longue. Ce qui est exprimé ici peut être dit en *huit* mots.) — Trois de ces compositions n'ont pas un seul point sur les j.

2me exercice de rédaction pour le degré inférieur.

1. Qu'est-ce que le blé ? — 2. Comment sème-t-on le blé ? — 3. Comment récolte-t-on le blé ? — 4. Comment bat-on le blé ? — 5. Qu'est-ce que moudre le blé ? — 6. Que fait-on avec le blé ? — 7. Comment fait-on le pain ? — 8. Qui fait le pain ? — 9. Le blé est-il utile ? — 10. Indiquer quelques plantes de la même espèce.

NB. Nous venons de recevoir encore deux compositions sur le sujet : *lettre sur la maladie d'un frère*, de l'école secondaire d'Anières (Genève) ; elles sont bonnes. F. G.-P.

ARITHMÉTIQUE.

(Degré inférieur.)

Réponses aux problèmes du N° 9, page 140 :

19. 9 fr. 75. 20. 85 fr. 16.

PROBLÈMES.

21. Un marchand achète une pièce d'étoffe de $50^m,50$ pour fr. 131,30. Il en vend les deux dixièmes pour fr. 32,32. Combien gagne-t-il par mètre ?

22. Madame X. veut acheter une robe pour sa petite Louise. Elle hésite entre deux étoffes de même qualité. La première ayant 120 centimètres de large, il en faudrait $2^m,40$; la seconde n'ayant que 60 centimètres de large, il en faudrait $4^m,80$. La première coûte fr. 4,30 le mètre, la seconde, fr. 2,25. Laquelle coûtera le moins et combien ?

(Degré moyen.)

Réponses aux problèmes du n° 9, page 140.

8. $1972 \frac{252900}{1437749}$ 11. fr. 535,57.

9. fr. 63,55. 12. 10000.

10. 2021^l, 25. — fr. 768,075. 13. 14725^{gr}, 806.

Plusieurs jeunes élèves de M. C. (Héricourt) ont envoyé les réponses justes.

PROBLÈME.

14. Il passe sur un pont 502 piétons et 109 voitures par heure ; un piéton paie pour passer 3 cent. et une voiture 7 cent. La circulation est interrompue chaque jour depuis 11 h. du soir à 5 h. du matin Combien faudra-t-il de jours pour produire une recette de fr. 75903,30 ? De plus, sachant que la dépense par année de 365 jours s'élève à fr. 135104,75, on demande le bénéfice par jour.

(Examens d'admission, Lausanne 1878. Jeunes filles.)

(Cours supérieur)

Solution du problème V, page 126.

Fr. 562,50 par act. deviennent au bout de 8 mois fr. 581,25 ; donc

perte sèche par action fr. 36,50, ce qui fait au 5 % fr. 1,825 d'intérêt. — $365 \times 15 =$ fr. 54,75 — 54,75 : 1,825 = 30 actions. — Capital engagé $30 \times 562{,}50 =$ fr. 16875. — Pour recherche du capital primitif on a, d'après la formule générale $C = \frac{S}{(1+r)^n}$ = log C = log. S — log. $(1+7)^n$ = fr. 14938. — Ainsi la perte est de fr. 1095 et le capital primitif était de fr. 14938. — M. Redard, Amsterdam. — Calculé à intérêts simples, on aurait fr. 15000 ; mais ce serait moins exact. (Mlle X., à Genève).

PROBLÈME.

VII. Trouver sans aucune algèbre et à l'aide seulement de proportions, la réponse à la question que voici : Trois bassins à parois verticales et à fond horizontal contiennent de l'eau, et sont vidés, un jour de pluie, chacun au moyen d'une pompe. Les trois pompes ont la même puissance, et l'eau a la même hauteur dans chacun des trois bassins au commencement de l'opération, pendant toute la durée de laquelle la pluie conserve la même intensité. Les temps employés pour vider les bassins ont été, respectivement 6 heures, 11 heures et 8 heures. Les surfaces des deux premiers bassins sont respectivement 39 et 65 mètres carrés. Il s'agit de trouver la surface du troisième. (Ch. R.)

ALGÈBRE.

Solution du problème III, page 78.

Soit x = nombre des héritiers, $\frac{16400}{x}$ = part de chacun avant le décès des trois héritiers.

$3\left(\frac{16400}{x}\right)$ = part collective des trois héritiers décédés ; cette somme peut aussi être représentée par $(x-3)1230$.

$$\text{Ainsi } (x-3)\,1230 = 3\left(\frac{16400}{x}\right)$$

$$1230\,x - 3690 = \frac{49200}{x}$$

$$1230\,x^2 - 3690\,x = 49200$$

divisant par 1230, on a $x^2 - 3\,x = 40$

$$x = 8.$$

Ont donné la réponse juste : MM. Canel, à Héricourt ; A. Bonard, à Lausanne, Levant et Courvoisier, à Genève.

PROBLÈME.

VI. On m'a remis un paquet de 60 cartes blanches que je dois distribuer comme suit : Sur la première j'écris un nombre inférieur à 14, et je couvre cette carte d'autant de cartes qu'il en faut pour compléter le nombre 14, c'est-à-dire que, si j'ai par exemple écrit 9, je couvre la carte où j'ai écrit ce nombre de 5 autres. J'ai ainsi formé un premier tas. Je tire du paquet une autre carte sur laquelle j'écris aussi un nombre, que je couvre d'autant de cartes qu'il en faut pour compléter le nombre 14,

et j'ai formé par là un second tas. Je continue à faire des tas, en procédant toujours de la même façon, et il a été convenu que j'en ferais au moins quatre. Puis je fais connaître à la personne qui m'a remis les cartes, le nombre de tas que j'ai faits, et aussi le nombre des cartes du paquet qui me restent en main, et elle, aussitôt, me donne la somme des nombres que j'ai écrits. Quel est son procédé ? Ch. R.

Bulletin pédagogique.

Le père Girard et son temps. 1765-1850. Histoire de la vie, des doctrines et des travaux du célèbre moine Cordelier, de Fribonrg en Suisse, par Alexandre DAGUET.

On estime un grand sculpteur, un grand peintre. Mais qu'est-ce que leur art à côté de celui qui travaille, non sur la toile ou sur le marbre, mais sur les esprits.
SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Grégoire Girard est une des plus grandes figures de la pédagogie moderne et le plus célèbre éducateur que la Suisse ait produit après Pestalozzi. Ce n'est même guères que sous ce point de vue qu'il a été envisagé dans les nombreuses biographies, toutes de courte haleine, il est vrai, qui ont paru de ce moine hors ligne, en Suisse, en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, et dont la plus captivante est, sans contredit, la notice de 54 pages qu'a publiée, l'année même de la mort du Père Girard, M. Ernest Naville, de Genève, membre correspondant de l'Institut de France.

Girard a cependant marqué à un autre titre encore dans l'histoire des idées et des luttes de notre âge : il a été l'un des représentants les plus autorisés de ce catholiscisme évangélique et de ce christianisme universel qui avaient pris la place de l'intolérance et du dogmatisme confessionnel dans tant d'âmes élevées et pieuses au sein de l'Allemagne méridionale, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Girard a été amour, foi et lumière dans un temps et dans un pays où la lumière manquait souvent de foi et où la foi manquait encore plus fréquemment de lumière.

Alliant une forte culture germanique à une première éducation française et se servant tour à tour de ces deux idiomes dans ses discours publics, ses prédications et ses écrits, Girard peut être encore considéré comme un de ces esprits éclectiques et cosmopolites qui ont contribué à rapprocher la civilisation du nord de celle du midi, l'éducation allemande, de l'éducation française et italienne.

Dans toute grande vie, il y a trois choses : la pensée, l'action et la souffrance. Aucune de ces trois choses n'a manqué au Franciscain suisse dans sa longue, difficile et orageuse existence. « On peut s'attendre, dit l'éloquent auteur du panégyrique de Jeanne d'Arc, l'évêque d'Orléans, à voir tous les outrages faits à la magnanimité. » Mais les outrages vinrent, cette fois d'où on les attendait le moins, c'est-à-dire de ce sacerdoce dont le moine fribourgeois eût dû faire la joie et l'orgueil. On ne se borna pas à persécuter Girard sur place. Trois fois il fut dénoncé à Rome.

« Les détails de cette affaire, dit M. Ernest Naville dans sa notice, ne sont pas encore connus. »

L'ouvrage que nous annonçons lèvera pour la première fois le voile épais qui a recouvert jusqu'ici les fils cachés des machinations ourdies contre ce moine assez osé pour placer la croix au centre de la lumière, au lieu de mettre comme les néo-catholiques de nos jours, *la lumière du côté du monde* et *l'ombre du côté de la croix*[1].

Comme philosophe populaire, Girard a été comparé à Socrate, pendant que d'autres, M. Villemain, de l'Académie française, par exemple, ont voulu voir en lui un émule de Rollin et de Fénelon. Mais ce Rollin avait passé par l'impératif catégorique de Kant, et ce Fénelon avait en horreur les conversions forcées et répugnait même à tout autre prosélytisme que celui qui est fondé sur la beauté de la doctrine et la pureté des mœurs.

La vie de Girard, certes, a été celle d'un homme de bien et d'un sage ; elle a été aussi celle d'un chrétien sincère, qui trouvait dans la contemplation du crucifié et dans la méditation du Nouveau-Testament, dont une lecture journalière avait imprimé le texte grec dans sa mémoire, la consolation dans ses peines et la force de pardonner à ses persécuteurs.

Ce n'est cependant ni comme un homme parfait, ni comme un saint, que le moine fribourgeois nous apparaîtra dans nos pages. « Les grands hommes, a dit un brillant écrivain français, n'ont pas besoin de nos réticences, qui les insultent. »

L'auteur a cherché à être vrai, même là où la vérité lui coûtait le plus à dire et où elle lui était même un sujet de souffrance ; car l'impartialité est difficile à garder quand il s'agit d'un homme qui a tant souffert pour la vérité et qu'on a assez aimé cet homme pour couvrir de larmes brûlantes son noble visage déjà refroidi et décoloré par la mort.

Oh ! oui, la vérité est difficile à dire, surtout en présence des ennemis du grand homme, attentifs à épier les rides de sa figure vénérable et à exploiter ses moindres contradictions, ses moindres défaillances.

Bien que la personnalité de Girard tienne la principale place dans ce livre et soit comme le centre lumineux qui rayonne sur tout le reste, sa biographie est mêlée à l'histoire : à l'histoire de la Suisse d'abord, et ensuite à celle de tous les pays voisins où l'ultramontanisme s'est trouvé aux prises avec le catholicisme *irénique* ou de conciliation. Le rôle attribué dans cette lutte à Fribourg en Suisse ne surprendra pas, si l'on se rappelle que ce berceau du Père Girard et de son christianisme humain et libéral avait été, deux siècles auparavant, la patrie adoptive du fameux jésuite hollandais Canisius, et que les traditions de ce promoteur de la réaction catholique s'étaient conservées assez vivaces dans une partie de la population fribourgeoise pour faire de ce coin de terre le principal foyer du parti clérical (the hotbed of jesuitism), selon l'expression du diplomate anglais, M. Morier, dans la dépêche que cet ambassa-

[1] « J'aime mieux l'ombre du côté de la croix que la lumière du côté du monde. » Paroles prononcées par Mgr Mermillod dans un sermon prononcé à Saint-Nicolas de Fribourg et empruntées à Mme de Swetchine, grande dame russe convertie au catholicisme.

deur de S. M. B. adressait de Berne au chef du cabinet de Saint-James, lord Palmerston, le 5 janvier 1847.

L'ouvrage entier formera deux forts volumes et ne contiendra rien qui ne soit puisé à des sources authentiques et même, pour ce qui concerne le premier volume, à la correspondance et aux souvenirs du Père Girard, dont la première partie seulement a vu le jour par les soins de l'auteur de ces lignes, dans l'*Emulation* de Fribourg, en 1852 et 1853.

Le prix de l'ouvrage est fixé à 10 francs, dont cinq payables à la réception du premier volume et cinq à la réception du second. — Les souscriptions doivent être adressées à M. Villommet, instituteur primaire, rue de l'Industrie, Neuchâtel.

NOMINATIONS

Vaud. — *Enseignement supérieur et secondaire :* M. Favez, procureur de la République, professeur de droit pénal à l'Académie, et maître chargé d'enseigner l'instruction civique aux Ecoles normales. Dutoit, Constant, instituteur au collége d'Avenches (prov.). Burdet, Henri, maître à l'école supérieure et à l'école secondaire de Lutry. Poget, Louis, maître de religion, et Montant, Antoine, maître d'arithmétique, de géographie, et de latin, au collége de Nyon. Bauty, maître de religion à l'école supérieure de Lausanne. Pelet, Louis, maître chargé d'enseigner provisoirement la compta, bilité aux Ecoles normales — *Enseignement primaire. Brevets de 1878 :* Golaz, Louis-Emile, Saint-Barthélemy (école réformée). Favre, Emile, l'Isle. Pernet, Auguste, Naz. Pahud, Henri, Démoret. Thuillard, Eugénie, Lausanne. Marsens, Adèle, Bonvillars. — *Mutations :* Fivaz, Jules-F., Payerne. Reymond, Maurice, Vers-chez-les-Blanc. Huguet, Constant, Arzier. Jaques, Charles, Le Mont. Brouty-Louis, St-Barthélemy (catholique). Pittet, Marie, Malapalud. — *Nominations provisoires confirmées :* Walther, Georges, Villars-Bozon. Renaud, César, Perroy. Regamey, François, Mex. Baudet, Henri, Morges. Jeanmonod, Rose et Simonin, Hélène, Lausanne. Blanc, Elise, Aigle. Thévoz, Alice, Tolochenaz.

Fribourg. — *Enseignement primaire :* M. Edouard Waitz, 1re classe allemande de la ville de Fribourg; Mlle Martine Progin, à Fiaugères; M. Frédéric Fürst, à Lourtens; M. Jean Branger, à Morat.

Le Comité central des instituteurs de la Suisse romande a siégé à Lausanne le dimanche 19 mai. Le prochain numéro rendra compte des décisions prises dans cette réunion où toutes les parties de la Suisse française étaient représentées.

La suite de l'article sur le *Droit public de la Suisse*, par M. *Dubs*, paraîtra également dans le prochain numéro où le manque de place nous contraint à le renvoyer avec d'autres articles.

ERRATA. — Une faute étrange s'est glissée en tête de notre dernier numéro où on lit ces mots: Situation faite au corps enseignant *scolaire* pour *primaire*.

Dans l'article relatif au livre de M Dubs, on lit la phrase suivante: « Nous sommes bien loin, comme on voit, de ces farouches démocrates qui n'admettent qu'une » seule forme de gouvernement *digne d'être éclairée et libre*. Il faut lire: *digne d'êtres éclairés et libres.* »

Une transposition fort regrettable a fait confondre les circulaires des deux départements de l'instruction publique de Neuchâtel et de Vaud. Les sujets de composition appartiennent au second et le projet de programme général au premier.

Le Rédacteur en chef : A. DAGUET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ADRIEN BORGEAUD, CITÉ-DERRIÈRE, 26.